La vengeance des raviolis

Un premier roman

Armand Lerco, *Les Chevaux pendus aux arbres*, roman, Paris, Grasset, 1984, 193 p.

Gaëtan Brulotte

Volume 27, numéro 5 (161), octobre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60421ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1985). Compte rendu de [La vengeance des raviolis : un premier roman / Armand Lerco, *Les Chevaux pendus aux arbres*, roman, Paris, Grasset, 1984, 193 p.] *Liberté*, 27(5), 161–164.

GAÉTAN BRULOTTE

LA VENGEANCE DES RAVIOLIS: UN PREMIER ROMAN

Armand Lerco, Les Chevaux pendus aux arbres, roman, Paris, Grasset, 1984, 193 p.

Lorsqu'un nouveau romancier apparaît sur la scène littéraire, il est tentant pour l'éditeur de lui forger une image et de vouloir l'inscrire quelque part. L'écurie Grasset a promu cette année un de ses benjamins, Armand Lerco, en ces termes: il se révèle «un écrivain des années quatre-vingts» et, en même temps, il a déjà sa manière: «C'est du Lerco». Il aurait tout pour lui, d'après le prière d'insérer, lequel joue sur quelques éléments mythologiques de la publicité littéraire: au premier rang, la jeunesse (car il a à peine trente ans), corrigée, bien sûr, par ce qui aide à devenir romancier, soit l'expérience de la vie et des voyages. Né au Brésil, il a vécu en Italie, puis en France, a séjourné au Québec, est retourné en Amérique du Sud avant d'être emprisonné à Bangkok pendant trois ans, ce dernier épisode, à son retour en France, ayant donné un récit, *Les Chiens de Bangkok*¹. Il n'y manque que l'allusion classique à la formation d'autodidacte (mais cet argument ne marche plus guère, il faut croire) et nous aurions une figure mythique complète avec tous ses stéréotypes principaux: le jeune vieux qui associe audace et savoir-faire, l'apatride récupéré en qui se rassemblent l'ailleurs et l'ici, le réprouvé assagi chargé de l'aura d'un passé événementiel, le cancre devenu auteur. Cela suffirait-il

1. Grasset, 1982.

pour faire un bon candidat à l'écriture? Après avoir lu la présentation de Lerco, on est en droit de s'attendre à quelque chose d'exceptionnel. Jugeons sur pièce.

Ce premier roman se passe dans un Paris triste et froid, principalement dans une banlieue pauvre. Les personnages s'ennuient et bâillent beaucoup, ce qui commence mal.

L'œuvre est construite par alternances comme certains feuilletons du XVIII^e siècle ou les séries télévisées modernes, technique archi-courante et qui a fait son temps: un moment avec madame Paoli; un autre avec Salvador, son fils; ensuite on accompagne l'ami de ce dernier, Roberto; puis on va chez la voisine d'en-dessous; on retourne à madame Paoli, et ainsi de suite. Le narrateur pénètre dans la conscience de chacun des personnages, mais il est plus près du point de vue de Salvador. Rien donc de particulièrement notable au niveau de la construction.

La vie de madame Paoli se limite au monde rétréci de son fauteuil et à ses rêveries sur béquilles, au mur d'en face et à la bande de ciel piquetée de crottes de mouches qu'elle peut voir par sa fenêtre. Elle s'accroche à tout ce qui lui reste de plus cher, son fils. Elle passe ses journées à compter le temps qui la sépare de ses retours nocturnes, à imaginer le pire (qu'il a rencontré une femme!) et à ruminer une scène traumatisante où elle fut prise en flagrant délit de vol chez l'épicière du coin, madame Clément. Cette humiliation, elle ne l'a jamais oubliée et son fils non plus. Une triviale boîte de raviolis (c'est une excellente trouvaille) s'associe à ce mauvais souvenir et va devenir le leitmotiv obsessionnel du roman tant pour la mère Paoli que pour son fils, en se chargeant de significations et de fonctions diverses: instrument de culpabilité maternelle, de communication interpersonnelle, de vengeance filiale.

Salvador n'est qu'un pauvre adolescent désœuvré, étouffé par cette mère possessive. Il laisse traîner sa jeunesse dans le métro quand il n'est pas chez lui à épier sa voisine, une vieille commère misérable à qui

il envoie des cadeaux anonymes par la poste. Salvador est fasciné par Roberto, figure errante et étrange. Ce Roberto dort dans un centre d'hébergement, accomplit les métiers les plus sordides, a des vêtements de rechange dans une consigne de gare, prétend être Argentin et avoir la malaria et semble couvrir un lourd passé de meurtrier sadique.

Tous les deux deviennent complices d'un cambriolage perpétré chez l'épicière au cours duquel Salvador venge sa mère en égorgeant madame Clément avec le couvercle d'une boîte de raviolis. Roberto, lui, en bon traître, s'enfuit en empochant tout le magot et s'appête à partir enfin au pays de ses rêves: l'Argentine. Il prend le train vers l'Italie, mais il est arrêté à la frontière, tout simplement parce qu'il n'a pas de passeport (eh oui!). Alors, tout penaud, il retourne à Paris, mais cette fois... dans son appartement cossu où l'attend sa femme. C'est à ce moment qu'on apprend que Roberto mène une double vie. Sorte de Dr Jekyll et Mr Hyde, il a son versant rangé puisqu'il est en fait marié, notaire de profession et que tout le classe parmi les nantis de l'ordre établi. On n'est pas loin ici des petits journaux à sensation: «Pour venger sa mère, il tue l'épicière avec une boîte de raviolis. Son complice s'enfuit avec la caisse. On l'arrête aux frontières. Il avoue tout: il est notaire.»

Ce genre d'histoire qui repose en entier sur le dénouement oblige, d'une certaine manière, à la relecture, parce que nous avons été trompés par le narrateur. La conclusion, ne s'inscrivant pas dans la logique des comportements (c'est loin d'être un défaut), change complètement nos perspectives sur les personnages et les péripéties. Pourtant le narrateur avait préparé le terrain en jouant timidement (et trop facilement d'ailleurs) avec des techniques éprouvées par le Nouveau Roman: confusion du rêve et de la réalité, télescopage du passé et du présent, versions variées d'une même scène, démentis narratifs. De ces procédés, si l'auteur qui se veut «écrivain des années quatre-vingts» n'est pas encore fatigué, le lecteur des années quatre-vingts, lui, l'est depuis longtemps. Mal-

gré cela, nous nous laissons prendre par une finale imprévue genre série B et surtout par les questions laissées sans réponse: étant donné son statut social, pourquoi Roberto a-t-il volé cet argent? Pourquoi avoir trompé et trahi Salvador?

Un message idéologique simpliste semble se dégager de cette conclusion: l'hypocrisie et l'inauthentique sont le lot de la bourgeoisie. Salvador, lui, socialement défavorisé, criminel au cœur tendre, représente l'authenticité. Il agit au nom de valeurs franches: l'enfance perpétuée, la confiance naïve, l'amitié aveugle, la vengeance de l'honneur souillé, le rêve d'un ailleurs. Il est le nigaud qui dit la vérité et croit. L'autre, c'est le salaud qui ment et exploite, et qui se ment peut-être d'abord à lui-même.

Pour apprécier ce court roman, il faut être disposé à accepter bien des choses et au premier rang, sans doute, les gamineries littéraires, les clichés et les platitudes de style, les impropriétés et les erreurs syntaxiques, c'est-à-dire sans doute ce qui fait, avec le reste, que «c'est du Lerco».

Au terme de ce parcours rapide, on peut se poser la question suivante: et si cet écrivain qui se veut «des années quatre-vingts» était en retard sur le lecteur actuel? Et si cet «écrivain des années quatre-vingts» tel qu'on le présente ici était en fait un écrivain des années cinquante? Et si c'était là sa principale caractéristique? Alors, faiblesses pour faiblesses, premier roman pour premier roman, mieux vaut relire à la place *Des feuilles dans la bourrasque*² de Garcia Marquez publié il y a trente ans et où on peut déjà sentir, malgré les maladresses du débutant, les marques certaines d'une puissance: on y aura moins l'impression de perdre son temps.

2. Réédité chez Grasset.